

Ce rognutudju de réveil sonne. Bon. 'Faut bien ça : je n'aime pas me lever tard. Il ne fait plus tout à fait nuit : les quatre lits vides de ma chambre se dessinent au rythme de la retraite de l'obscurité. Il a fait froid : les carreaux sont mouillés. Ce que c'est que le simple vitrage de ces maisons XIX<sup>e</sup>. Je sors des draps tièdes et m'habille un peu. En bas, j'allume simultanément un feu et le gaz sous la bouilloire. Je suis fier de m'être fait hier un beau tas de bois près de la porte : je n'ai pas à marcher loin, et il est sec. Le feu ronfle : 'faut dire que je n'y vais pas de main morte sur l'arrivée d'air ! Je savoure mon Russian Earl Grey. La Sainte-Cécile de Haydn partage l'espace sonore avec la flambée sans se le disputer. Je me rase, pour la première fois depuis dix jours. Quelle flemme ! L'ensemble du réveil m'aura pris une heure. Toute une heure de pur bonheur.

Tandis que le soleil sèche la nuit, je vaque à diverses occupations domestique dans mon chez-moi tout neuf. Je bouquine aussi un peu et petit-déjeune. Bref, à dix heures, je saute dans mon bloudjine qui tient debout, enfle mon T-shirt sombre qui a été blanc un jour, et lace les lacets compliqués de mes vieilles grolles de travail. Je suis paré. Dehors, il fait magnifique. Genre quinze degrés, pas un nuage, et la rosée qui lutte pied à pied contre la néantisation. J'en aurai d'ailleurs les pieds trempes, mais je m'en fous, il fait bon. Ce matin, débroussaillage léger. Entendons-nous : le débroussaillage léger (ou tranquille), c'est celui que je peux faire tout seul avec mes petites mimines. Le moyen (ou normal) se fait aux engins à moteurs, genre tronçonneuse ou rotofil. Ça fait du bruit, mais la petite Stihl est une pure merveille. Enfin, le gros (le balèze, ou encore le débardage tout simplement), j'en fais peu : ça exige des engins sur roues, genre tracteurs, attelages, voire croque-souche. Pas trop mon truc. Bref. J'ai cent mètres de mur à débarrasser de son lierre. C'est que ça colle salement, ce truc-là. Heureusement, nous avons déjà commencé quand Aline était encore là. Je suis pratiquement seul au monde : Alain est absent la semaine, Sylvie la journée. Ne reste que Bonne-Maman, la mère d'Alain, mais elle n'est pas encore sortie. Pas d'hésitations : je me flanque torse poil dès le commencement. Pour une fois que j'ai des chances de bronzer sans forcément cramer. L'air humide est vif, mais sitôt que je me coltine à l'ouvrage, j'ai chaud. Les mélèzes d'alignement s'enchaînent de l'or au rouge sombre. Bref, la vie est belle.

À midi, j'ai fini. Je rentre. Le feu n'est pas tout à fait mort. Il fait chaud, maintenant. J'ouvre grand la porte-fenêtre. Le soleil entre comme un visiteur bienvenu. Je mets du Zelenka, fais chauffer quelques restes, et essaye quelques coups de fil. Puis je me cale dans mon coin favori, et m'enfile « Vol de nuit » (pas en entier, j'avoue, seulement la moitié). Vers quatorze heures, je ressors. Le but était de tenter un gros débroussaillage, ce coup-ci : je voulais débarder deux-trois vieux troncs datant des tempêtes de 2000, pour figoler. Galère. Les ronces clouent les bois pourris au sol, et le mini-tracteur de jardin n'a pas la pêche qu'il faudrait. J'ai pas envie de sortir le gros : Alain le fera. Je préfère m'armer de cisailles et disqueuse, et finir un autre truc que j'avais commencé : couper les ferraillements d'une cuve en béton détruite. C'est cool, c'est à l'ombre : à cette heure-ci, j'apprécie !

Là, ça suffit. Je rentre, me douche à la javelle et à la paille de fer, profite encore un peu de la fin d'après-midi pour bouquiner (mais je n'arriverai pas à terminer ce St-Ex, grrrrr). Je me rhabille et vais chez Bonne-Maman, et son ordinateur où je suis maintenant. On prend d'abord une glace ensemble. Le jour se fait tendre. Le silence serait total sans un oiseau que je n'identifie pas (chuis pas ornithologue, je l'ai déjà dit, mais les poètes n'auront qu'à lui donner un joli nom, on s'en fout, genre mésange, ou rouge-gorge, ou même rossignol, ne soyons pas chien !). J'irai me coucher tôt, vu que j'ai un train à prendre demain. Et que je ne compte pas dormir avant d'avoir terminé ce « Courrier Sud », qu'on se l'dise !

Comment chercher du travail, quand on mène une vie pareille ? Je vous le demande ! Et pourtant, j'ai eu des réponses positives aujourd'hui (mais si, les téléphones de midi). Reste donc à savoir si j'ai vraiment envie de bosser !